

## *Prologue*

Depuis trois jours, la neige tombait. Sur le sol étouffé par déjà quatre mois d'hiver, elle ajoutait avec patience ses flocons lents et tendres. Son voile pesant, tendu tout autour, entre le ciel et le sol, masquait encore l'œuvre promise. Mais pour qui connaissait, comme Ève, la planèze et son cadre, la scène qui se révélerait en fin d'ouvrage ne serait pas une surprise. Elle serait pourtant un ravissement : au loin, les arêtes adoucies des cimes ; à leurs pieds, les forêts et la lande transfigurées ; plus près encore, vers le sud, les gorges abruptes et sauvages, peuplées de chênes et de hêtres au caractère ombreux et soumises à la garde de quelques pitons noirs qui seuls survivraient à l'invasion nivale.

Les couleurs des saisons étaient l'une des rares joies qui animaient les jours d'Ève d'Orval. Même dans le froid, même dans le vent, elle se plaisait à monter sur les courtines pour redécouvrir – ou ré-imaginer, comme en ce jour – ce paysage immuable que seul le temps renouvelait, le long temps immobile qui régnait sur sa vie comme sur les murailles noires du château de son époux.

C'est au cours de cette contemplation qu'elle sentit la première douleur dans son ventre. Dans un réflexe, elle enfonça sa main dans la neige qui couvrait un merlon et s'appuya sur la pierre glacée. Elle resta un long moment ainsi. Le froid détournait son esprit de la douleur qui s'estompait. Elle tenta à nouveau de porter son regard au plus loin – sur la brume grise noyant les arbres alentour. Elle ne put retrouver le fil de sa rêverie. Son premier enfant allait naître – aujourd'hui même ou le lendemain – et elle avait peur.

Une autre contraction la saisit. Regarder encore le vide grisâtre ; souffrir encore la morsure du froid sur ses doigts ; sentir encore la neige venir piquer son visage ; retarder encore ce moment.

Mais un spasme insoutenable la traversa et lui fit lâcher prise. Des deux mains, dont une bleuie, elle ceignit son ventre. L'éclat vif qui l'avait assaillie n'en finissait pas de s'effacer. Elle comprit alors qu'elle devait faire face. Pas à cet enfantement, mais à ses conséquences. A quinze ans, elle se sentait prête à vivre sa maternité. Mais elle n'était toujours pas parvenue à comprendre

pourquoi l'ambition seule, au-dessus des désirs et des rêves, animait le cœur des hommes.

D'un pas lent, elle regagna la tour d'angle par laquelle elle était montée. La descente fut difficile et à plusieurs reprises elle s'arrêta pour s'adosser au mur et tenter de dominer ses maux. Puis elle reprit sa marche. Étrangement, plus elle avançait, plus elle s'approchait du moment final, plus elle entraînait à nouveau dans le logis triste où elle vivait depuis un an auprès d'Enguerrand d'Orval, et plus sa peur s'éloignait. Elle comprenait enfin que, quels que fussent les souhaits qui pouvaient entourer cette naissance, c'est elle et elle seule qui la vivrait. Alors, que la suite soit ce qu'elle devait être. Mais que ces instants ne soient que pour elle.

C'est là l'unique raison pour laquelle, lorsqu'elle eut regagné ses appartements, elle fit requérir la sage-femme mais omit de faire avertir Enguerrand, son époux.

Ce n'est que le soir, alors qu'il ne la voyait pas venir pour souper, que ce dernier s'inquiéta de son état. L'intendant eut pour mission d'aller demander des nouvelles.

Il revint bien vite. Derrière lui, trottaient l'une des chambrières d'Ève. Elle s'inclina avec humilité avant d'annoncer au Baron d'Orval que son épouse subissait depuis le matin les efforts et les douleurs de l'enfantement.

« Que ne me l'a-t-on dit plus tôt ! » s'exclama le Seigneur, sur un ton courroucé. « J'aurais pu faire partir des messagers avant la nuit. »

« Messire, l'enfant n'est pas encore né », osa rappeler timidement la servante.

« J'entends bien, mais il naîtra. »

« Certes, mais... »

« Mais quoi ? Mon héritier est sur le point de paraître : seul cela compte. Il me faut donc sans tarder le faire savoir. Gauthier ! »

L'intendant, ainsi interpellé, s'avança. La servante se hasarda à insister :

« Messire, tant que l'enfant n'est pas né... »

« Mais que veux-tu encore ? Que cherches-tu à dire ? Qu'il pourrait ne pas vivre ? C'est cela, hein ? »

« Il faut songer à tout, Messire », balbutia la pauvre femme en baissant la tête.

« Sache que seuls les fils des gueux trépassent avant même que de respirer. Cet enfant a mon sang dans les veines, il est taillé pour vaincre : il vivra ! De plus, venir au monde n'est certainement pas la plus difficile des épreuves qu'il aura à connaître. Alors cesse de m'importuner, retourne auprès de mon épouse

et rappelle à la matrone qui l'assiste de prendre grand soin de mon fils. S'il lui arrive quoi que ce soit de fâcheux, cette vieille bougresse n'aura pas le temps de s'en repentir. »

La servante s'éclipsa dans un mouvement exagérément révérencieux, tout autant guidé par la déférence que par la crainte. Enguerrand d'Orval n'attendit pas qu'elle eût disparu pour se tourner vers Gauthier Favargues. Il lui dressa rapidement la liste des seigneurs importants qu'il voulait informer de la naissance de son fils. Puis il le laissa et partit se coucher.

Le lendemain au réveil, il n'eut pas la moindre pensée pour l'événement imminent qu'on lui avait annoncé la veille. Il se leva, se vêtit rapidement et chaudement, enfilant, par-dessus sa chemise, une cotte, un épais surcot et un manteau de velours doublé de vair. A sa ceinture, il fixa sa dague, deux clés, son aumônière et son épée. Il quitta alors ses appartements pour se diriger vers la grande salle et rejoindre ainsi la chapelle qui lui était contiguë. Mais à peine eut-il franchi le seuil, qu'il s'arrêta : Gauthier Favargues, en faction dans le couloir depuis longtemps déjà, lui annonça, du ton monocorde qui lui était usuel : « Messire, l'enfant est né. »

Passé le moment de surprise, Enguerrand appliqua ses deux mains massives sur les épaules de l'officier qui vit alors le visage de son maître s'éclairer comme jamais auparavant.

« Ah ! La grande nouvelle ! » s'exclama le Baron de sa voix tonitruante. « Guide-moi pour le voir ! »

Comme il poussait Gauthier vers les appartements de son épouse, il remarqua la présence d'une vieille petite femme à ses côtés. Il reconnut en elle l'accoucheuse qu'il avait fait venir de Corteliesse, un mois plus tôt, en prévision de la naissance proche. Il lui lança d'un ton jovial : « Dis-moi, toi qui l'as vu sortir : mon fils a-t-il déjà le fier tempérament de guerrier de son père ? »

La paysanne hésita avant de répondre.

« Certes le tempérament ne lui fera pas défaut », bredouilla-t-elle, en inclinant le regard. « Mais l'enfant ne sera sûrement pas guerrier, Messire. »

« Que dis-tu ? » Le Baron se renfrogna. « Aurait-il quelque tare qui le rende impotent ? Pourquoi a-t-il vécu alors ? »

« Non, l'enfant a la constitution la plus parfaite qui soit », continua la matrone de sa voix douce et humble. « Mais il ne pourra être guerrier, Messire, car Dieu a voulu que ce soit une fille. »

« Une fille ! »

Enguerrand avait hurlé ces deux mots. Il sortit son épée de son fourreau, bouscula Gauthier et partit en courant dans le couloir.

« Une fille ! » rugit-il à nouveau en poussant avec fureur la première porte des appartements d'Ève. Il traversa l'antichambre en trombe, provoquant l'effroi des servantes qui laissèrent toutes tomber ce qu'elles tenaient en mains. Le fracas des seaux d'eau, des bûches et des plats d'étain couvrit un autre hurlement de leur maître. La seconde porte fut ouverte avec plus de violence encore.

« Une fille ! Quel maléfice as-tu accompli pour que ce soit une fille ? » vociféra-t-il à l'adresse de sa femme.

Alitée et tenant son enfant dans ses bras, Ève regarda son époux se ruer dans la pièce. Elle ne réagit pas ; elle attendait cela ; mais cela ne pouvait effacer les heures qu'elle venait de vivre.

Enguerrand s'approcha en trois enjambées, l'épée haute et le regard exalté. Ève serra son enfant plus fort encore contre son sein, prête à périr par le même coup.

Mais l'homme furieux s'arrêta juste au bord du châlit. Son geste sembla se figer subitement. Comme saisie par une main plus forte, sa poigne se desserra du manche de son arme. L'épée tomba au sol derrière lui. Ses yeux et sa bouche parurent se distendre d'une surprise immense. Il avança la main droite et la posa sur la tête de l'enfant.

Ève sentit ses nerfs se relâcher, sa peur s'éloigner. Touchant tous deux l'enfant, il lui sembla que pour la première fois, son mari et elle-même se rencontraient. Le même sentiment les habitait. Et la même paix les unissait.

« Nous la nommerons Anne », lui dit-elle d'une voix douce.

Il releva son regard vers elle et lui sourit. Puis il fit volte-face et repartit d'un pas aussi vif qu'à son entrée. Les chambrières qui ramassaient vaisselle, linge et ustensiles, les lâchèrent à nouveau.

« Gauthier ! » héla-t-il, une fois dans le couloir, « trouve de la lumière et suis-moi ! »

L'intendant s'exécuta et, prenant deux torches, tenta de rejoindre son maître qui déjà gagnait la grande salle. Ils la traversèrent tous deux en courant, dépassèrent la chapelle, s'engagèrent dans les communs attenants puis sortirent sur la passerelle qui accédait au premier étage du donjon. Dans l'escalier de la tour, Gauthier eut encore du mal à suivre l'allure de son seigneur. Ils descendirent jusqu'aux caves. Là, Enguerrand s'arrêta.

Un long couloir traversait la maîtresse tour dans son diamètre. Sur la gauche, sept portes donnaient sur des celliers. Sur la droite, une seule ouverture occupait le long mur. Enguerrand saisit l'une des torches que portait l'officier puis, à l'aide d'une grande clé qu'il prit à sa ceinture, il ouvrit la pièce et y pénétra.

Dans les flammes mobiles que tenaient les deux hommes, un alignement de coffres noirs se révéla. Disposés en plusieurs rangées serrées et empilés sur trois hauteurs, ils formaient une véritable muraille de bois, ponctuée des reflets froids de leurs lourdes ferrures.

Enguerrand s'en approcha ; il y posa la main et glissa son regard d'une extrémité à l'autre. Quelle quantité !

C'était la première fois qu'il observait ainsi cette accumulation. Chacune de ses venues en ce lieu n'avait jamais duré que quelques instants : le temps d'ouvrir la porte, de donner des ordres aux porteurs et de refermer derrière eux et, déjà, il oubliait pourquoi il y était entré. Il oubliait l'argent, l'or, les gemmes contenus dans ces coffres. Il oubliait la reconnaissance des comtes, des ducs et des rois qui avaient salué sa bravoure et son dévouement par la splendeur de leurs dons. Il oubliait les assauts, les destructions, les pillages qui avaient encore augmenté la masse des richesses rapportées de ses campagnes militaires. Il oubliait les cris, les flammes, les cadavres. Il revenait à la vie. Une vie simple et sans éclat, apprise depuis toujours de sa terre noire et pauvre. La même vie que celle de ses paysans, taciturnes, travailleurs et surtout immensément tristes. Une vie seulement un peu plus morne et silencieuse au retour de chaque nouvelle guerre.

Bien sûr, il n'avait pas placé tout son trésor dans cette cave ; mais ce qu'il avait employé pour agrandir son château, l'entretenir, payer ses soldats et nourrir et vêtir ses gens, sa femme et lui-même n'était rien en regard de ce que recelaient encore ces coffres.

« Gauthier... », commença-t-il après quelques instants, mais sans se retourner, conservant sa main sur le bois étonnamment doux et chaleureux – il gardait à l'esprit la froideur des métaux précieux et des corps mutilés. « Gauthier, une grande chose vient de se produire par cette naissance. »

« J'en suis heureux pour vous, Messire. »

« Je n'en doute pas : tu as toujours partagé les plus forts moments de mon existence, comme si tu la vivais toi-même : affligé par toute peine qui assombrissait ma vie et réjoui de tout bonheur qui l'éclairait. De joies, j'en connus pourtant bien peu... »

Le Seigneur marqua un silence, que son serviteur n'osa interrompre.

« Cependant », reprit Enguerrand après un instant, « de cette fidélité je vais te demander maintenant un gage nouveau ; et bien plus grand que tous ceux que tu m'accordas par le passé. »

« Tout ce qui vous plaira sera fait, Messire. »

« Bien. Dans ce cas, réponds sans te dérober : c'est la vérité que j'attends comme preuve de ta loyauté. Dis-moi ce que mon peuple pense de moi. »

« Eh bien, Messire, tous s'entendent pour vous reconnaître comme un guerrier courageux, zélé pour les causes qu'il défend et... »

« Non, non ! » s'emporta Enguerrand, en se retournant brusquement. Il fixa Gauthier droit dans les yeux. L'intendant avait déjà trop souvent fait l'expérience de ce regard mauvais. Le Baron d'Orval continua, sur un ton accordé à cette dureté du visage : « Je te demande d'être honnête, médiocre vilain. Pas de décrire mes actes – je les connais ; mais de décrire mon âme : ce qui s'en voit, ce qui s'en ressent parmi les gueux qui peuplent mon domaine. Je sais bien que ton dévouement n'a d'autre raison que l'agrément de ta situation : la place est sûre, la chère est bonne ; voilà ce qui guide un être servile comme toi. Mais maintenant, oublie cela ; et surtout, oublie cette peur qui te fait ramper devant moi. Et réponds-moi en vérité ! »

Enguerrand sortit sa dague du fourreau qu'il portait à la ceinture. Gauthier recula d'un pas. Il sursauta quand son maître lança l'arme sur le sol, la faisant glisser à l'autre bout de la pièce.

« Vas, parle maintenant. Tu n'auras pas à pâtir de ta franchise. »

Le prévôt était pétrifié. Il maintenait ses pupilles fixées sur celles du Baron et restait totalement incapable de prononcer la moindre parole. Il savait très bien ce qu'il avait à dire, mais ne pouvait s'y résoudre. Il ne se sentait pas le courage de renier tant d'années de soumission, passées à observer sans rien dire les agissements de son maître – quand il n'en avait pas été lui-même la cible.

La vérité était qu'Enguerrand d'Orval avait toujours tenu tout être humain dans le plus profond mépris ; à part les seigneurs plus puissants, les rois, les empereurs, les évêques et les papes. Son seul intérêt était dans la guerre : chevaucher ou naviguer vers l'ennemi, le réduire en pièces, ruiner ses possessions, montrer sa force et son courage en gardant l'épée à la main là où tant d'autres reculaient, voilà où était son plaisir. Un plaisir qui, pourtant, l'écœurerait dans son excès. Alors il revenait encore plus dédaigneux pour ses serviteurs, plus indifférent pour les malheureux qui cultivaient les terres ingrates d'Orval. Il rudoyait les uns et les autres avec plus de brutalité encore et punissait avec de plus en plus de vigueur ceux qu'ils jugeaient déloyaux, outrageants ou simplement inconvenants ; jugement rapide et sans défense, à l'aune seule de son dédain, et dont la sentence, administrée le plus souvent de sa propre main, n'attendait pas. Gauthier ne comptait plus les corps sans vie qu'il avait ramassés dans la grande salle du château.

« Ton silence est un aveu, Gauthier. Un aveu de ton dégoût ! »

Le Baron s'approcha à pouvoir toucher le pauvre homme tremblant.

« Les mots que tu pourrais me dire », continua-t-il, « ont tant la saveur du sang que ta bouche se refuse à les laisser sortir. Tu ne sais pas le goût du sang et tu le crains quand même ! Preuve, s'il en fallait une autre, de ta couardise. »

Gauthier recula encore d'un pas et se trouva dos au mur. La porte ouverte était à sa main droite, mais jamais il n'aurait osé s'y jeter pour fuir.

Enguerrand ne le suivit pas dans son mouvement, mais il reprit, en pointant un doigt démonstratif vers le visage perlé de sueur.

« Eh bien, je vais te dire, moi ce que tu penses. Je vais te dire ce que chacun, sur mon domaine, pense de moi : je suis un tueur, pourfendant l'infidèle, trucidant l'hérétique et tant épris de ce geste grandiose que fait la main qui porte l'épée que je ne peux, en période de paix, me satisfaire de voir passer une semaine sans que tombe un mort à mes pieds, fût-il un pauvre manant innocent ! »

L'emportement avec lequel son maître prononçait ces paroles empêchait Gauthier de discerner s'il les disait avec repentir ou avec délectation. Quoi qu'il en soit, il restait prisonnier de l'autorité de cette voix et de la monstruosité de ces propos. Ainsi fasciné, il tressaillit quand le Baron porta à nouveau la main à sa ceinture.

« Tiens, prends cette clé ! » lui ordonna-t-il.

Gauthier obéit. Sa main droite quitta lentement la pierre froide et s'éleva, vacillante.

« C'est la clé de cette pièce », continua son seigneur. « Prends également celle-ci : elle ouvre un coffret, placé sous mon siège dans la grande salle. Tu y trouveras les deux cent cinquante deux clés qui ouvrent chacune l'un de ces coffres. »

Gauthier referma ses doigts sur les deux objets métalliques. Il ne fut convaincu d'être hors de danger que lorsque son maître les eut lâchés et qu'il eut rabaissé sa main sans avoir porté aucun coup.

« Dans chaque coffre, tu trouveras plus de richesses que tu pourrais en imaginer. Prends tout ce qu'il faut pour nourrir chacun des hommes qui vivent sur mes terres. Habille-les également. Et par ce temps glacial, laisse-les prendre plus de bois qu'à l'accoutumée. Que chacun ait chaud dans sa maison. Ensuite, enquiers-toi des malades. S'il y en a, conduis-les ici : je les ferai soigner. »

Pour la première fois depuis le début de sa tirade – mais peut-être aussi pour la première fois depuis que Gauthier Favargues et lui se connaissaient – le Baron d'Orval porta sur l'intendant un regard dans lequel se lisait une grande attention, à défaut d'un réel intérêt. Il sembla alors que, en s'attardant de cette manière sur le faciès anxieux de son serviteur, il en saisissait vrai-

ment, comme jamais auparavant, la signification qui était que le pauvre homme ne comprenait rien.

Lorsqu'il reprit la parole, d'une voix soudainement plus calme, ce fut pour fournir une explication. Ainsi, en plus de savoir désormais discerner ce que quémendait un regard, il apparaissait subitement capable de satisfaire sans attendre une telle demande. Bien sûr, ce qu'il donna alors n'était que des mots ; mais c'était ce dont l'intendant avait besoin en cet instant. Et le Baron d'Orval n'avait jamais rien donné ; sinon la mort à ses ennemis.

« Vois-tu, Gauthier », dit-il alors, « Dieu nous juge et nous condamne pour nos actes. Ma condamnation, c'est Anne, ma fille, qui me l'a fait connaître. A l'instant où je la vis, pure et sainte dans l'inconscience qu'elle a encore des crimes de ce monde, je compris que mes jours seraient désormais voués à réparer les méfaits que j'ai pu commettre. Voilà mon châtiment : à trop avoir joui du mal et de la souffrance, je me vois imposer, par une enfant, de donner le bien jusqu'à mon dernier jour. Maintenant, je te laisse régler les affaires que je t'ai confiées. »

Le Baron passa devant le prévôt pour quitter la pièce. Cependant, alors qu'il avait déjà fait quelques pas dans le couloir, il fit demi-tour et revint. Gauthier, toujours immobile contre le mur, tourna ses yeux hagards vers lui.

« Ma dague ! » ordonna le seigneur. Il tendait la main vers l'objet, à l'autre extrémité de la salle.

Devant son ton péremptoire, Gauthier sortit de sa torpeur et se dirigea vers l'arme. Il sentait s'évanouir la confiance qu'il avait vue s'éveiller en l'écoutant quelques instants plus tôt. N'arrivait-il pas à l'épilogue d'une sinistre farce, imaginée seulement comme une démonstration supplémentaire de mépris et de cruauté ? Il se pencha vers le sol et avant qu'il ait touché la dague, son maître lui dit : « Garde-la. Je n'en aurai plus besoin. »

Puis il sortit.

Gauthier, incrédule, resta un long moment à scruter l'amoncellement de coffres. C'est seulement lorsque sa torche s'éteignit qu'il quitta la pièce. Et c'est en titubant dans l'obscurité des caves du donjon qu'il s'engagea dans la période la plus faste que connut la châtellenie d'Orval.